

# Chapitre IV

## Analyse multiscalaire des trajectoires résidentielles d'un échantillon de migrants internationaux boliviens

### Introduction

Comme nous l'avons évoqué précédemment, la trajectoire résidentielle de l'individu est, dans le cadre de cette étude, composée de deux niveaux. Le premier niveau de la trajectoire résidentielle se rapporte aux localités de résidence occupées par l'individu durant **une période d'au moins trois mois en forme continue**, en deçà de cette durée la mobilité résidentielle est considérée comme un séjour ponctuel pouvant se décliner sous diverses formes comme une visite à un membre de la famille ou bien encore des vacances. Le second niveau se rapporte aux logements occupés.

Pour analyser à la fois les trajectoires résidentielles des onze migrants pilotes sélectionnés et les comparer, nous avons élaboré un schéma récapitulatif des trajectoires résidentielles à l'échelle des localités mais aussi à l'échelle des logements occupés par ces derniers [Fig.IV.1]. Simplifiées par rapport aux autres schémas relatifs aux trajectoires qui suivront dans ce chapitre mais aussi dans le dernier chapitre de ce travail, classées par date de naissance, les trajectoires résidentielles des migrants pilotes ainsi disposées mettent en exergue le caractère multiscalaire de la mobilité résidentielle des migrants internationaux. La migration internationale, la migration infranationale et la mobilité résidentielle intra urbaine sont trois grandes catégories de mobilité, qui bien souvent sont analysées de manière très fragmentaire.

L'analyse des trajectoires résidentielles individuelles des migrants internationaux a un intérêt pour nous, à condition que cette analyse puisse mettre en évidence la multiplicité et la complexité des événements de mobilité spatiale des individus. Bien évidemment, nous n'avons pas pris en compte dans cette étude toutes les mobilités des individus enquêtés. Par exemple les navettes domicile – travail ne sont pas au cœur de notre sujet et sont considérées comme des données complémentaires, utilisées très partiellement, au cas par cas. La mobilité résidentielle est, par contre, au cœur de cette étude. Selon nous, tous les changements de résidence des individus ont un sens, une signification qui mérite d'être éclairée. La recherche de la signification des *parcours* du migrant international, c'est à dire du *parcours terrestre* (ou spatial) comme celui du *parcours humain* (ou biographique), qui d'ailleurs sont en réalité indissociables, est à la base de cette recherche. Récolter des données auprès du migrant, comprendre ses *parcours*, saisir la signification de chacun de ses changements de résidence (tels que nous les avons définis dans ce cadre d'investigation), rendre compte des multiples moteurs à

GAUVIN Audrey (2009) Quand les Boliviens migrent à Ushuaïa. Parcours des migrants internationaux originaires de Cochabamba (Bolivie) et géographies mouvantes de leurs familles In le site web *Regard d'une géographe sur les migrations internationales boliviennes* [En ligne] <http://www.audreygauvingeographe.fr>

ses changements tout comme à la non mobilité du migrant, tels sont les objectifs de cette étude. Quelles sont les expériences migratoires passées des onze migrants pilotes dont neuf résident encore à Ushuaïa au moment des enquêtes? Que nous apprennent ces trajectoires résidentielles individuelles sur les migrations internationales, infranationales et les mobilités résidentielles intra urbaines de ces migrants boliviens ? Quelles sont les trajectoires professionnelles de ces migrants ?

## 1. La migration internationale

Sur le schéma récapitulatif [Fig.IV.1], les teintes jaunes représentent des localités boliviennes (deux teintes permettent de différencier la ville de Cochabamba des autres localités) tandis que les teintes bleues représentent des localités argentines (la teinte la plus foncée représente Ushuaïa, la suivante Buenos Aires et enfin la plus claire toutes les autres localités argentines). Ce schéma a plusieurs objectifs dont celui de mettre en exergue à la fois la migration internationale (passage des teintes jaunes aux teintes bleues et vice versa), la mobilité résidentielle infranationale (chaque rectangle représente un logement) et la mobilité résidentielle intra urbaine (celle-ci est marquée par un trait en pointillé à l'intérieur d'un même rectangle, représentant lui-même une localité) de chaque migrant-pilote. L'alignement des trajectoires permet aussi la comparaison des trajectoires. L'échelle de temps (en années) est commune aux onze trajectoires. Celle-ci sert à replacer ces mobilités dans un contexte historique plus large (1952: révolution bolivienne; 1990: parité du peso argentin et du dollar états-unis, etc.). Par contre, l'échelle de l'âge du migrant est propre à chaque trajectoire, afin d'obtenir rapidement une idée des parcours terrestre et humain (l'enfance, l'adolescence, l'âge adulte) de chacun. Comme le schéma l'illustre, les onze migrants pilotes que nous avons sélectionnés représentent un éventail varié d'individus, âgés entre 22 et 60 ans, dans lequel il y a presque autant de femmes que d'hommes.

### 1.1. Partager sa vie entre la Bolivie et l'Argentine

Si l'on regarde ce schéma de façon à ce que les trajectoires soient horizontales, on observe en premier lieu le différentiel jaune/bleu qui n'est autre que la migration internationale entre la Bolivie et l'Argentine. Pour la plupart des migrants pilotes, on peut estimer le pourcentage de temps qu'il ont passé en Argentine en comparaison avec celui passé en Bolivie même si les allers retours d'une des migrantes (Maria-josé) entre la Bolivie et l'Argentine peuvent déformer notre appréhension du temps passé au pays d'origine. Trois des onze migrants (Miguel, Pedro, Diego, et José) ont passé plus de 65% de leurs vies en Argentine. Ces quatre migrants ont migré en Argentine avant leur vingtième année. Trois migrants (Ricardo, Maria-josé et Eva) ont passé entre 35% et 55% de leurs vies en Argentine. Ces migrants ont migré avant leurs trentièmes années. Trois migrants (Lisa, Julio, Célia) ont passé entre 20% et 30% de leurs vies en Argentine. Deux de ces migrants ont quitté la Bolivie entre dix huit et dix neuf ans alors que Célia était âgée de 45 ans. Et enfin une migrante pilote (Marcela) a résidé en Argentine 12% de sa vie. Celle-ci a migré à l'âge de trente six ans. L'âge des migrants pilotes lors de leurs premières migrations en Argentine diffèrent grandement les uns des autres. Il varie entre neuf (José) et quarante cinq ans (Célia).

Comme l'indique le schéma, cinq des onze migrants pilotes ont eu la région métropolitaine de Buenos Aires comme premier espace urbain de résidence en Argentine, dans un souci de lisibilité du schéma nous n'avons pas différencié la capitale fédérale de Buenos Aires des *partidos* du Grand Buenos

GAUVIN Audrey (2009) Quand les Boliviens migrent à Ushuaïa. Parcours des migrants internationaux originaires de Cochabamba (Bolivie) et géographies mouvantes de leurs familles In le site web *Regard d'une géographe sur les migrations internationales boliviennes* [En ligne] <http://www.audreygauvingeographe.fr>

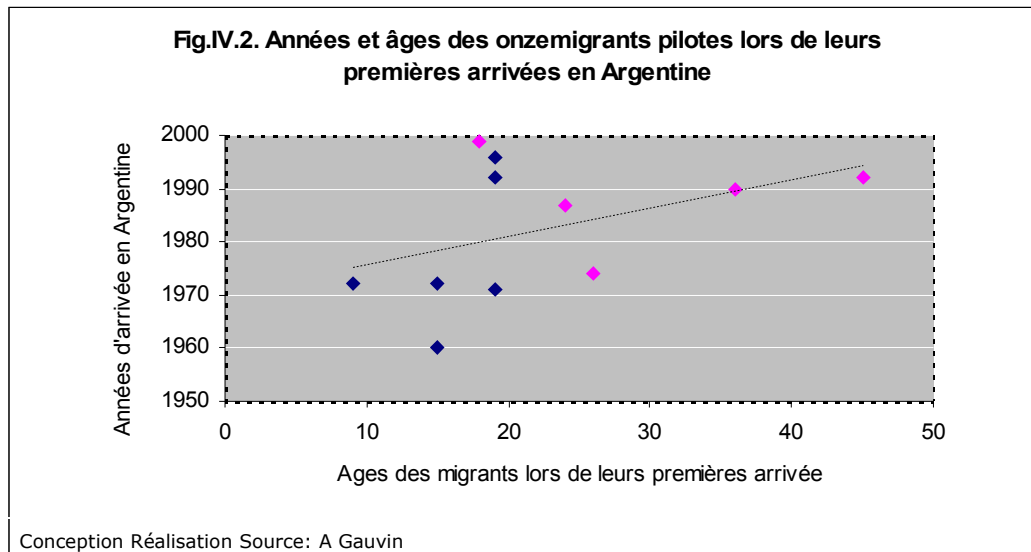
Aires. Deux pilotes ont migré en premier lieu dans la traditionnelle zone d'immigration des Boliviens c'est-à-dire dans le nord ouest argentin, plus précisément dans la province de Salta (José, Célia). Deux autres pilotes ont résidé en premier lieu, dans la province de Chubut, dans les villes de Puerto Madryn et de Comodoro Rivadavia. Un pilote a migré quant à lui à Santa Fé. Enfin, un seul des onze migrants pilotes a migré directement à Ushuaïa [[Carte IV.1](#)].

## 1.2. La première migration en Argentine

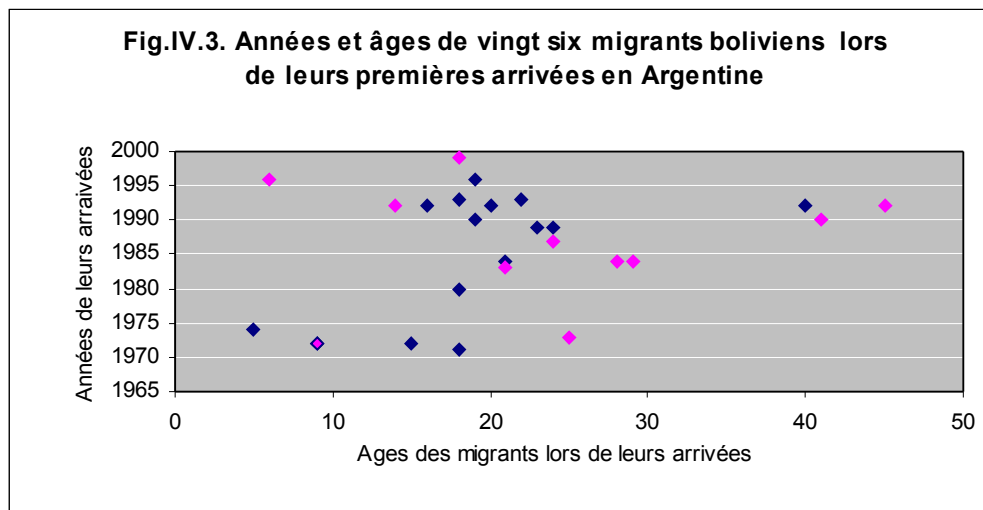
Quand et à quel âge les migrants pilotes ont-ils migré pour la première fois en Argentine ? En 1960, Miguel, à l'âge de quinze ans, est le premier migrant des migrants pilotes à être arrivé en Argentine. Dans les années 70', ils sont quatre (José, à l'âge de neuf ans; Diego, dix neuf ans; Pedro à l'âge de quinze ans; Maria-josé, vingt six ans) à avoir migré en Argentine. Dans les années 80', seule une migrante (Eva, vingt quatre ans) migre. Dans les années 90', ils sont cinq à migrer (Célia, quarante cinq ans; Maria, trente six ans; Ricardo et Julio, dix neuf ans ; Lisa, dix huit 18 ans). A l'aide du graphique en nuage de points ci-après (les hommes y sont représentés en bleu et les femmes en rose) [[Fig.IV.2](#)], on peut mettre en évidence éléments suivants.

- Tout d'abord, on remarque que 80% des migrants pilotes ont migré pour la première fois en Argentine avant l'âge de trente ans.
- Sur le nuage de points apparaissent *grosso modo* deux lignes horizontales de points. Ces dernières illustrent les groupes des migrants ayant migré dans les années 70' et ceux ayant migré dans les 90'. Ces deux groupes reflètent bien les deux grandes vagues migratoires boliviennes vers l'Argentine: celle des années 70' due à l'accroissement et à la métropolisation des flux des migrants boliviens vers l'Argentine et celle des années 90' induite par la parité entre le peso argentin et le dollar états-uniens.
- Autre remarque liée à la précédente, le graphique illustre la diversité des profils des migrants - sexe, âge - migrant en Argentine dans les années 90'.
- Concernant le rapport homme/femme, on note que les migrantes pilotes sont plus âgées que les hommes au moment leur première migration en Argentine, et que ces dernières ont migré en Argentine plus tardivement que les hommes. Le regroupement familial et la féminisation de la migration bolivienne en sont les causes.
- Pour finir, existe-t-il une relation entre l'âge du migrant au moment de son arrivé en Argentine et l'année de son arrivée ? Dans le cas où il y aurait eu une étroite relation entre les deux variables, le nuage de points aurait été de forme allongé, c'est dire que les points auraient être comme alignés le long d'une droite imaginaire. L'hypothèse d'une étroite relation entre l'âge du migrant et de son année d'arrivée est donc rejetée. Par contre, on ne peut pas dire qu'il n'y ait aucune relation entre les deux variables car si l'on met de côté les groupe des migrants arrivés dans les années 90' (sachant que la vague migratoires de cette décennie là se compose de migrants aux âges très diversifiés), on remarque que les migrants arrivés dans les années 70' étaient plus jeunes que ceux arrivés dans les années 80'.

GAUVIN Audrey (2009) Quand les Boliviens migrent à Ushuaïa. Parcours des migrants internationaux originaires de Cochabamba (Bolivie) et géographies mouvantes de leurs familles In le site web *Regard d'une géographe sur les migrations internationales boliviennes* [En ligne] <http://www.audreygauvingeographe.fr>



Pour approfondir cette question, nous avons élargi notre champ de vision en prenant en considération l'ensemble des migrants boliviens enquêtés à Ushuaïa, c'est-à-dire vingt six migrants (dont douze femmes) sachant que les neuf migrants pilotes enquêtés à Ushuaïa en font partie. Le nuage de points de la figure IV.3 confirme que la grande majorité des migrants boliviens enquêtés à Ushuaïa ont migré en Argentine avant leur trentième année. 23% des enquêtés ont migré en Argentine dans les années 70', 31% dans les années 80' et enfin 46% dans les années 90'. Au cours de ces dernières, plus de la moitié des nouveaux arrivants sont âgés entre 18 et 22 ans, cela dit l'écart est grand entre le migrant le plus jeune (quatorze ans) et le plus âgé (quarante cinq ans). Cinq migrants sur les onze nouveaux arrivants sont des femmes. Cinq des douze femmes enquêtées ont migré dans les années 90' et presque autant avaient migré dans les années 80'. Deux seulement avaient migré dans les années 70'. La féminisation de la migration bolivienne est visible aussi à travers ce nuage de points, toutefois ce processus apparaît plus précoce à travers cet échantillon de migrants. En ce qui concerne la relation entre l'âge des migrants à leurs arrivées en Argentine et leur année d'arrivée, on notera que cet échantillon de migrants boliviens révèle davantage le "vieillessement" de la population migrante bolivienne en Argentine depuis les années 70'.



### 1.3. Les pratiques de circulation entre la Bolivie et l'Argentine

Au-delà de la diversité du tracé des parcours terrestres, qui caractérise en premier lieu les trajectoires résidentielles des onze migrants pilotes, certaines d'entre elles ont des formes globalement similaires. Parmi elles, on peut en distinguer deux, celles de forme linéaire et celle de forme plutôt circulaire. On considère qu'une trajectoire résidentielle est de forme linéaire, lorsque les localités de résidence se succèdent sans qu'il n'y ait aucun retour du migrant dans une localité précédemment investie. Inversement, on considère qu'une trajectoire résidentielle est de forme circulaire, lorsque le migrant est revenu vivre dans une des localités dans laquelle il avait déjà résidé au moins trois mois en forme continue.

Les trajectoires résidentielles de Pedro et de Julio, tous deux enquêtés à Ushuaïa, se caractérisent par le fait qu'elles soient de forme linéaire.

- Pedro, âgé de 46 ans en 2003, a changé de localités de résidence deux fois et a résidé dans trois localités différentes: Cochabamba (Bolivie), la région métropolitaine de Buenos Aires et Ushuaïa(Argentine). Natif de la ville de Cochabamba, Pedro n'a résidé que dans des villes relativement importantes. Au 1<sup>er</sup> janvier 2004, Pedro a résidé 15 ans en Bolivie et 32 ans en Argentine dont 18 ans à Ushuaïa, ville dans laquelle il a résidé le plus longtemps depuis sa naissance [[Carte IV.2](#)].
- Julio, âgé de 26 ans en 2003, a changé cinq fois de localités de résidence et a résidé dans six localités. Contrairement au migrant précédent, Julio est né dans un village du département de Cochabamba nommé Chimboata. Il a résidé dans la zone du Chaparé dans le village de Bulo- Bulo, puis à Bermejo dans le sud du pays. En 1996, il migre en Argentine à Santa Fe, puis à Buenos Aires un an après et enfin à Ushuaïa en 2000. Au 1<sup>er</sup> janvier 2004, Julio a résidé dix neuf années en Bolivie et huit en Argentine dont quatre à Ushuaïa, localité dans laquelle il a résidé le plus longtemps après son village natal [[Carte IV.2](#)].

GAUVIN Audrey (2009) Quand les Boliviens migrent à Ushuaïa. Parcours des migrants internationaux originaires de Cochabamba (Bolivie) et géographies mouvantes de leurs familles In le site web *Regard d'une géographe sur les migrations internationales boliviennes* [En ligne] <http://www.audreygauvingeographe.fr>

Avant d'aborder le thème de la circularité ou plutôt des circularités diverses et variées des migrants, une mise au point semble nécessaire quant à la place des retours aux pays des migrants, pour illustrer notre propos, prenons l'exemple de Marcela.

- Au moment de l'enquête réalisée à Cochabamba en 2004, Maria a cinquante ans. La trajectoire de cette migrante ressemble à celle d'un autre migrant nommé Diego, dans le sens où ils ont résidé successivement dans les villes de Cochabamba, de Buenos Aires et d'Ushuaïa. Maria a migré en Argentine en 1990 à l'âge de 36 ans, puis à Ushuaïa en 1991. Cinq ans après, elle retourne vivre en Bolivie, à Cochabamba, sa ville natale et la seule ville dans laquelle elle a résidé en Bolivie [\[Carte IV.3\]](#).

Le retour au pays de cette migrante met-il pour autant en évidence la dimension *circulaire* de sa trajectoire résidentielle ? Oui, dans le sens où elle retourne non seulement dans son pays d'origine mais aussi dans la ville dans laquelle elle a résidé avant sa migration en Argentine, qui plus est, sa ville natale. Cependant la trajectoire résidentielle de Maria ne s'apparente en aucun cas aux trajectoires bien connues des migrants boliviens ruraux faisant des allers et retours répétitifs et saisonniers entre la Bolivie et l'Argentine. En somme, la trajectoire résidentielle de Maria s'apparente à une boucle à l'échelle internationale, sur le temps long. Le retour au pays de Maria témoigne, une fois de plus, que les migrations internationales des Boliviens ne sont pas toujours définitives. Outre cette remarque d'ordre général, le retour au pays de Maria mais de bien d'autres encore, est une façon pour le migrant de "boucler" son parcours d'itinérant.

La circulation migratoire est entendue comme l'ensemble des mobilités géographiques d'un migrant (mais plus généralement de plusieurs migrants effectuant les mêmes mobilités), ayant pour logique celle de l'aller-retour. Répétitives et périodiques ces migrations impliquent à la fois le départ (c'est à dire l'*aller* vers une destination dans une autre région ou à l'étranger) comme le retour régulier au point de départ dans le pays/lieu d'origine (c'est à dire *le retour* sur l'espace d'origine de référence socioculturelle de la famille). Autrement dit, ces migrations sont des "*flux à réversibilité renouvelée*" (Domenach, Picouet, 1987). Concrètement, cette réversibilité renouvelée se traduit par l'alternance de l'état "présent" à l'état "absent" du migrant sur l'espace d'origine (*op.cit.*). Ainsi parmi l'ensemble des migrants boliviens certains sont des migrants circulants. La fréquentation alternative et répétitive de différents lieux de séjour séparés ou pas d'ailleurs par une frontière étatique nous conduira à nous interroger, plus loin dans nos propos, à la logique multi résidentielle<sup>1</sup> à travers deux exemples.

[\[Carte IV.3\]](#)

- Depuis sa naissance en 1947, Célia a résidé dans onze localités différentes dont huit en Bolivie, deux en Argentine, une au Pérou et une en Espagne. Célia a migré en Argentine à l'âge de 45 ans, à Salta puis à Ushuaïa en 1994. Alors qu'elle réside à Ushuaïa, Célia part vivre à Yacuiba en Bolivie. Elle y reste huit mois puis retourne à Ushuaïa, dans le logement qu'elle a occupé avant de migrer à Yacuiba. Au 1<sup>er</sup> janvier 2006, Célia a résidé environ 45 ans en Bolivie et treize ans en Argentine, dont onze à Ushuaïa.

---

<sup>1</sup> H. Domenach définit la résidence base comme "*une aire à partir de laquelle sont effectués des déplacements de durée variable et selon la périodicité aléatoire*".

GAUVIN Audrey (2009) Quand les Boliviens migrent à Ushuaïa. Parcours des migrants internationaux originaires de Cochabamba (Bolivie) et géographies mouvantes de leurs familles In le site web *Regard d'une géographe sur les migrations internationales boliviennes* [En ligne] <http://www.audreygauvingeographe.fr>

- Maria-josé , native de Vinto dans le département de Cochabamba a résidé à Buenos Aires avant de résider à Ushuaïa. En l'espace de trente ans, elle fait huit séjours à Vinto d'une durée minimale de trois mois. Propriétaire de deux maisons, l'une à Vinto, l'autre à Ushuaïa, sept allers retours entre ces deux propriétés, et donc entre ces deux localités entre 1985 et 2004. Une question se pose alors. Un simple aller-retour entre deux localités, séparées par une frontière, permet-il de dire que le migrant est un circulant? Il est assez difficile de regrouper dans la même catégorie, un migrant ayant fait seulement un seul aller-retour entre deux localités et un migrant en ayant effectué sept, car la logique guidant ces déplacements n'est pas forcément la même. Au 1<sup>er</sup> janvier 2004, Maria-josé a résidé environ la moitié de sa vie en Argentine c'est-à-dire trente et un ans, dont onze ans à Ushuaïa [\[Carte IV.4\]](#).

#### 1.4. Les retours visites

Lors de ces retours-visites, les migrants rendent visite à leur famille restée au pays d'origine. Les travaux sur les migrations internationales boliviennes mentionnent l'importance (en matière de flux) des retours visites des Boliviens résidant en Argentine au moment des fêtes locales et/ou religieuses (Cortes, 2000). De nombreuses études sur la migration internationale apportent des informations sur les retours visites des migrants marocains résidant en France dans leur pays d'origine (Schaeffer, 2004). Ces retours visites sont parfois aussi l'occasion de rassembler les membres de la famille ayant migré dans différents pays.

Par "retour visite", nous entendons dans cette étude, *le retour d'un migrant international dans son pays d'origine pour une durée inférieure à trois mois en forme continue*. Cela explique pourquoi, ces retours ne sont pas mentionnés sur les cartes des trajectoires résidentielles des migrants pilotes. A travers les entretiens que nous avons mené à Ushuaïa, nous avons remarqué que certains migrants enquêtés en 2002, comme Zenon, Eliodoro (natifs du département de Cochabamba), ou encore comme Hermenegino, Wilder, Alicia (natifs du département de Potosi) ont visité leur famille en Bolivie à plusieurs reprises depuis leur arrivée à Ushuaïa, surtout dans les années 90' [\[Carte IV.5, Carte IV.6\]](#). Selon Zenon, *"les périodes de vacances scolaires sont les périodes les plus favorables aux retours visites en Bolivie"*. Pour réaliser ces retours visites, ces deux migrants ont du faire de sérieuses économies dans leur vie quotidienne. Parmi les migrants pilotes, José et Pedro ont aussi séjourné dans le département de Cochabamba (moins de trois mois en forme continue) depuis leur arrivée à Ushuaïa. José a effectué un séjour en Bolivie avec ses enfants, nés en Argentine, afin qu'ils connaissent le pays de leurs parents. Parmi les autres migrants pilotes, le décès d'un parent proche (en particulier du père ou de la mère) du migrant, est la cause de certains retours en Bolivie. Ce genre de séjour en Bolivie est très souvent inférieur à un mois. Il faut savoir que le coût du voyage entre Ushuaïa et la Bolivie est relativement élevé pour de nombreux ménages boliviens résidant à Ushuaïa. Certains d'entre eux ne sont pas retournés en Bolivie depuis leur arrivée en Argentine, c'est-à-dire depuis les années 80' [\[Carte IV.7\]](#).

## 2. Les mobilités résidentielles en Bolivie

Avant de migrer en Argentine, les migrants boliviens enquêtés à Ushuaïa (en août 2002 et/ou durant les trois derniers mois de l'année 2003), résidaient en Bolivie. Parmi eux, très rares sont ceux qui avaient déjà migré dans un pays étranger<sup>2</sup>, avant de migrer en Argentine pour la première fois. Dans cette partie, l'attention est portée sur les mobilités résidentielles et professionnelles à l'intérieur même de la Bolivie des 26 migrants nés en Bolivie et enquêtés à Ushuaïa car, d'une part ces migrations internes (infranationales) apportent des renseignements concrets sur le passé migratoire des individus, et d'autre, ces migrations internes font partie intégrante de ce que nous appelons les trajectoires résidentielles et professionnelles du migrant international. Contrairement à d'autres études, nous rappelons ici que le point spatio-temporel de départ de la trajectoire du migrant correspond à la date et le lieu de naissance du migrant et non à sa première migration en Argentine.

### 2.1. Diversité des migrations internes à l'échelle de la Bolivie

A l'exception d'une migrante native de Villazon s'identifiant comme "*cochabambina*" et dont les parents sont natifs de la ville de Cochabamba, tous les autres migrants pilotes sont natifs du département de Cochabamba. Trois d'entre eux sont nés dans la capitale départementale, trois autres à Cliza, les autres sont nés à Arani, Punata, Vinto et Chimboata. Deux questions se posent alors : Quel est le nombre de localités investies par les migrants en Bolivie avant leur première migration en Argentine ? Ce nombre est-t-il proportionnel au nombre d'années vécues dans leur pays d'origine entre leur naissance et leur première migration en Argentine ?

Parmi les onze migrants pilotes, six d'entre eux ont résidé dans une seule et même localité bolivienne (celle où ils sont nés), et trois autres ont résidé dans deux localités boliviennes. Une migrante a résidé dans sept localités différentes dispersées à travers cinq départements<sup>3</sup> (La Paz, Oruro, Santa Cruz, Cochabamba, Tarija). Une migrante a résidé quant à elle dans quatre localités dispersées à travers trois départements (Cochabamba, Santa Cruz, Béni). Le nombre de localités investies en Bolivie par ces migrants n'est pas proportionnel au nombre d'années passées dans leur pays d'origine avant leur première migration en Argentine. Par exemple Lisa a résidé dans quatre localités boliviennes durant ces dix huit premières années alors qu'un autre migrant a résidé dans une seule et même localité durant ces années là. Autre exemple, Maria a résidé dans une seule et même localité durant ces trente six premières années, alors que Célia a résidé dans sept localités durant ces quarante cinq premières années. Pourquoi certains migrants changent de localité de résidence en moyenne tout les quatre ans comme Lisa ou encore tous les six ans comme Célia alors que d'autres restent dans leur localité de naissance pendant plus de trente ans ? Pour éclairer cette question, il semble nécessaire de replacer la trajectoire résidentielle du migrant dans les contextes historiques, politiques et économiques dans lesquels celui-ci a vécu car ces données peuvent éclairer certaines mobilités, outre cela, la prise en compte du parcours humain (ou biographique) et de la trajectoire professionnelle de l'individu est nécessaire. Pour illustrer notre propos nous allons prendre l'exemple de Célia.

#### *Le cas de Célia*

---

<sup>2</sup> Seule une migrante sur vingt-six enquêtés avait migré au Pérou.

<sup>3</sup> Nous rappelons ici que la Bolivie est divisée en neuf départements.

GAUVIN Audrey (2009) Quand les Boliviens migrent à Ushuaïa. Parcours des migrants internationaux originaires de Cochabamba (Bolivie) et géographies mouvantes de leurs familles In le site web *Regard d'une géographe sur les migrations internationales boliviennes* [En ligne] <http://www.audreygauvingeographe.fr>

Lorsqu'on analyse la trajectoire résidentielle de Célia en Bolivie, la première chose que l'on remarque est la relation étroite entre les changements de localités de résidence de cette migrante et la redistribution de la population en Bolivie au cours de la seconde moitié du XXe, décrite dans le premier chapitre de cette étude. En effet, contrairement aux autres migrants pilotes, la trajectoire résidentielle de Célia en Bolivie retrace de manière assez étonnante, l'historique des grands flux migratoires boliviens depuis les années 1950, en particulier les flux suivants:

- les flux des habitants du département d'Oruro vers La Paz dans les années 60',
- les flux vers Santa Cruz (*Marcha hacia el Oriente*) au cours des années 70',
- les flux vers le Chaparé en 1980 au moment du boom de la coca,
- les flux des populations des campagnes vers la ville de Cochabamba, dans les années 80',
- les flux vers les villes frontalières dans les années 90',

Pour comprendre pourquoi la trajectoire résidentielle de Célia a de très fortes similitudes avec l'histoire des grands flux migratoires de cette zone, il faut s'en référer à son histoire personnelle.

Célia est née en 1947 à Cliza dans le département de Cochabamba. En 1956, Célia et ses parents déménagent dans le département d'Oruro afin que son père travaille dans les mines de Huanuni. A dix huit ans, Célia quitte sa famille et migre dans un village péruvien proche de la frontière bolivienne, où elle travaille comme couturière dans un atelier. Six mois après, elle retourne dans son pays et quelques kilomètres de la frontière, s'arrête à La Paz. Ses revenus d'employée à domicile lui permettent de louer une chambre et de vivre correctement pendant quelques années. Influencée par les départs vers l'*orient* de quelques unes de ses connaissances, Célia part à son tour en 1970 à Santa Cruz. Elle y trouve rapidement un emploi dans une boulangerie. Alors qu'elle travaille toujours dans la boulangerie, elle rencontre Juan (origine du département de Potosi) qui deviendra plus tard son mari. Ils auront cinq enfants. En 1980, tous deux partent au Chaparé. Au moment du boom de la coca, nombreux sont ceux qui migrent vers la zone tropicale du département de Cochabamba. Au Chaparé, Juan, Célia et son jeune frère JC (qui réside avec eux) récoltent les fruits et légumes et ramassent le coton. Juan est aussi employé comme chauffeur de camion. Il transporte les marchandises à travers le département et prend peu à peu conscience des conflits existants entre les *cocaleros* et le gouvernement de l'époque. C'est d'ailleurs à cette époque qu'il fait la connaissance d'Evo Morales, chef de file du syndicat des *cocaleros*. A la fin de l'année 1985, il est difficile de vivre paisiblement au Chaparé, pour éviter de mettre en danger leurs enfants, Célia et Juan décident de déménager dans la ville de Cochabamba. Célia s'occupe des enfants pendant que Juan travaille comme chauffeur. Ils achètent une maison mais par la suite le coût de la vie dans la capitale départementale est trop élevé pour eux. En 1989, le ménage part s'installer dans le sud du pays, à la frontière boliviano argentine, à Yacuiba où le commerce transfrontalier semble fructueux. D'ailleurs Célia commence à vendre des vêtements. En 1993, Célia, Juan et leurs enfants quittent Yacuiba pour migrer dans le nord argentin [...].

#### *Travailler au Chaparé: entre gains et répression*

Situé à environ 150 kilomètres à l'est de la ville de Cochabamba, le Chaparé est la principale zone de production de feuilles de coca du pays et la seconde dans le monde. Jusque dans les années 1980, la culture des feuilles de coca en Bolivie était une pratique agricole ancestrale peu rémunératrice et peu connue à travers le monde. Les feuilles de coca étaient alors destinées au marché national.

GAUVIN Audrey (2009) Quand les Boliviens migrent à Ushuaïa. Parcours des migrants internationaux originaires de Cochabamba (Bolivie) et géographies mouvantes de leurs familles In le site web *Regard d'une géographe sur les migrations internationales boliviennes* [En ligne] <http://www.audreygauvingeographe.fr>

Brutalement dans les années 80, les feuilles de coca prennent une grande valeur, c'est le *boom* de la coca. L'augmentation de la demande de coca et donc de son prix, seraient étroitement liées au développement du trafic international de cocaïne. A ce titre de nombreux auteurs ont abordé, dans une vision macro-économique, la question du boom de la coca en Bolivie ainsi que les problèmes géopolitiques et socio-économiques qui lui étaient liés (Labrousse, 1988 ; Brackelaire, 1988 ; Healy, 1988) [[Carte IV.8](#)].

Au cœur d'enjeux économiques et politiques, la culture de la coca en Bolivie dépasse largement le cadre national depuis la militarisation du Chaparé et l'éradication de milliers d'hectares de cultures de coca depuis 1986, date à laquelle fut déclenchée la lutte anti-drogue. Depuis lors, le Chaparé est le théâtre de violents conflits entre les cultivateurs de coca (les *cocaleros*) et les patrouilles rurales boliviennes (Umopar) accompagnées par les troupes militaires nord-américaines (commandées par la *Drug Enforcement Agency*). Pour comprendre le jeu des acteurs, il nous faut remonter au contexte des années 80. Suite à la crise économique nationale de 1980, aux périodes de sécheresse de 1982-1983, et au boom de la coca, de nombreux ruraux - originaire des vallées de Cochabamba mais aussi en moindre nombre des régions de Potosi, d'Oruro ainsi que du sud de la Bolivie - ont migré (comme colons ou comme ouvriers agricoles) vers les plaines pré amazoniennes afin d'obtenir de meilleurs revenus pour assurer les besoins vitaux des membres de leurs ménages. En 1988, il était estimé que 300 000 personnes vivaient de la production de coca du Chaparé - soit 5 % de la population du pays - majoritairement des paysans en provenance des vallées de Cochabamba ou des régions altiplaniques des familles de mineurs ayant perdu leur emploi à la suite des fermetures des mines en 1986 (Aguilo, 1988). Du fait de l'importance des bénéfices issus de la production de coca dans l'économie nationale bolivienne (Laserna, 1995) la coca représente un enjeu économique de taille pour de nombreuses populations locales comme a pu le montrer G. Cortes à travers des enquêtes portant sur les migrations temporaires des paysans du Valle Alto de Cochabamba (Cortes, 1995). Un dilemme de taille persiste sur les relations entre les feuilles de coca et la cocaïne. En bref, s'opposent les partisans de la perpétuation de la mastication ancestrale des feuilles de coca<sup>4</sup> (qui provoquerait une réduction de la faim, utile donc aux paysans boliviens), les *cocaleros* et les opposants à la culture des feuilles de coca, sous prétexte qu'une partie des feuilles est destinée au trafic de cocaïne. Le secrétariat de reconversion de la coca (DIRECO) lance des programmes de développement alternatif pour le développement international à l'aide de financements états-uniens (Agence des Etats-Unis pour le développement international). Mais l'aide promise aux paysans pour les programmes de développement n'arrive pas. En 1990, le prix de la coca chute, suite à la désorganisation des réseaux de Pablo Escobar (1989) suite à l'offensive par les Etats-Unis contre le Cartel de Medellin (Labrousse, 1991). En 1990, le plan Dignité met progressivement fin à l'éradication compensée (2500 dollars par hectare volontairement arraché) pratiquée jusque là. Le plan Dignité parle explicitement de 15 000 familles à " délocaliser " du Chaparé (Lemoine, 2003:50). Le devenir des cultures de coca au Chaparé demeure incertain. On ne saurait ignorer l'accroissement des investissements des compagnies pétrolières Etats-uniennes et dans la région du Chaparé. Il est étrange de constater que lors des campagnes d'éradication des champs de coca, les armées en viennent à détruire sur leur passage toutes les plantations environnantes – ananas, oranges, yucas (Lemoine, 2003:p50). Pour finir, est-il nécessaire de rappeler qu' Evo Morales, celui qui n'a jamais cessé de clamer que "*la coca n'est pas de la cocaïne*"<sup>5</sup>, fut le dirigeant emblématique du syndicat des *cocaleros*, député du département de Cochabamba, chef du MAS et, est depuis janvier 2005, le Président de la République Bolivienne.

<sup>4</sup> La mastication des feuilles de coca provoquerait une réduction de la sensation de froid, de faim.

<sup>5</sup> "*La coca no es cocaína*" Evo Morales, Président de la Bolivie, 6 janvier 2006, Maison de l'Amérique Latine, Paris

GAUVIN Audrey (2009) Quand les Boliviens migrent à Ushuaïa. Parcours des migrants internationaux originaires de Cochabamba (Bolivie) et géographies mouvantes de leurs familles In le site web *Regard d'une géographe sur les migrations internationales boliviennes* [En ligne] <http://www.audreygauvingeographe.fr>

## 2.2. Des phénomènes de circularité à l'échelle de la Bolivie ?

Les trajectoires résidentielles de Lisa et d'Eva se différencient de celles des autres dans le sens où ces deux migrantes sont revenues vivre dans leur ville natale après avoir résidé dans une autre ville bolivienne. Par contre, depuis leur migration en Argentine, les trajectoires résidentielles de ces deux femmes sont linéaires. Regardons de plus près les trajectoires de ces deux femmes enquêtées à Ushuaïa à la fin de l'année 2003.

- En l'espace de 22 ans, Lisa a résidé dans une demi douzaine de villes et a changé de localité de résidence cinq fois. Native de Cliza (ville se trouvant à 37 Km de Cochabamba), Lisa a résidé à Santa Cruz, à Cochabamba et à Trinidad (département de Béni). À l'âge de 18 ans, elle migre en Argentine à Comodoro Rivadavia (province de Chubut) puis à Ushuaïa en 2000. Lisa a résidé en Bolivie pendant dix huit ans [[Carte IV.9](#)].
- Eva , 40 ans, a résidé dans seulement trois localités: Cochabamba, Villazon (Bolivie) et Ushuaïa (Argentine) et a changé de localité de résidence quatre fois. Elle a migré à l'âge de 24 ans à Ushuaïa, seule ville argentine dans laquelle elle a vécu [[Carte IV.9](#)].

Deux des onze migrants pilotes sont nés dans la ville de Cochabamba. La question est de savoir si les autres migrants ont résidé au cours de leurs vies à Cochabamba, combien de temps et en quelles années. Sur le schéma récapitulatif, on voit que six migrants ont résidé dans la ville de Cochabamba. Native de Cochabamba, Maria est le migrant pilote ayant résidé le plus d'années dans la ville. Au total Maria a passé quarante cinq ans à Cochabamba, trente six ans avant sa migration en Argentine (1954-1990) puis neuf ans depuis son retour en Bolivie (1996-2005). Vient ensuite Pedro lui aussi natif de Cochabamba. Pedro a résidé quinze ans à Cochabamba. Natif de Villa Tunari au Chaparé, Diego a résidé à Cochabamba neuf ans à Cochabamba puis quatre mois après sa première migration en Argentine. Célia (native du département de Cochabamba) et Eva (native du département de Tarija) ont résidé à Cochabamba pendant quatre ans, respectivement entre 1985 et 1989 et entre 1981 et 1985. Lisa native de Cliza a résidé seulement une année, en 1996, à Cochabamba.

## 3. De la mobilité résidentielle en Argentine à la mobilité résidentielle intra urbaine à Buenos Aires

D'après nos enquêtes et les informations des migrants arrivés à Ushuaïa au milieu des années 70', les premiers boliviens sont arrivés dans la ville après la promulgation de la loi de développement économique n°19.640 de 1972. Sur les onze migrants pilotes, deux sont arrivés à Ushuaïa dans les années 70' (Miguel, Maria-josé), quatre dans les années 80' (Diego, Pedro, Eva, José), trois dans les années 90' (Marcela, Célia, Ricardo) et enfin deux dans les années 2000' (Lisa, Julio). Eva est venue directement depuis Villazon (Bolivie) à Ushuaïa en 1987 pour rejoindre son fiancé (lui aussi natif du département de Cochabamba), résidant à Ushuaïa et travaillant dans la marine argentine. A l'exception d'Eva, Ushuaïane fut pas la première localité de résidence en Argentine des migrants pilotes. Parfois de nombreuses années se sont écoulées entre la première arrivée des migrants en Argentine et leur arrivée à Ushuaïa. Cette durée varie selon les migrants entre un et dix sept ans. Quatre d'entre eux ont

GAUVIN Audrey (2009) Quand les Boliviens migrent à Ushuaïa. Parcours des migrants internationaux originaires de Cochabamba (Bolivie) et géographies mouvantes de leurs familles In le site web *Regard d'une géographe sur les migrations internationales boliviennes* [En ligne] <http://www.audreygauvingeographe.fr>

migré à Ushuaïa moins de deux ans, après leur première arrivée en Argentine. Ils sont deux à avoir migré à Ushuaïa entre leur troisième et leur cinquième année de résidence en Argentine. Quatre des onze migrants pilotes ont migré à Ushuaïa entre leur quatorzième et leur dix septième année de résidence en Argentine. Les migrants pilotes ont résidé dans différentes provinces argentines telles que: Salta (Célia, José), Santa Fé (Julio), San Luis (Diego), Chubut (Ricardo, Lisa) avant de migrer à Ushuaïa.

Malgré son pouvoir attractif, l'aire métropolitaine de Buenos Aires n'est pas pour autant une étape résidentielle incontournable pour les migrants boliviens résidant en Argentine. A ce titre, quatre des onze migrants pilotes n'y ont jamais résidé (José, Eva, Célia, Lisa). Toutefois parmi les localités argentines dans lesquelles les migrants pilotes ont résidé avant leurs migrations à Ushuaïa, l'aire métropolitaine de Buenos Aires est l'espace urbain argentin le plus représenté dans les trajectoires résidentielles individuelles. Raison pour laquelle nous allons analyser la place de Buenos Aires dans les trajectoires des sept migrants pilotes concernés. Préalablement un bref récapitulatif des principales caractéristiques démographiques et socio-économiques des migrants boliviens et des membres de leurs ménages dans l'espace urbain de Buenos Aires semble nécessaire. [Carte IV.9](#)

### 3.1. Principales caractéristiques démographiques et socio-économiques des populations boliviennes de Buenos Aires

Pôle majeur de l'immigration bolivienne depuis le milieu des années 60', la région métropolitaine de Buenos Aires et ses populations natives de Bolivie ont fait couler beaucoup d'encre dans la littérature scientifique argentine, comme nous l'avons indiqué en introduction de cet ouvrage, surtout depuis le milieu des années 80', période à laquelle d'ailleurs la population bolivienne en Bolivie devient majoritairement urbaine.

La population née en Bolivie et résidant à l'aube du XXI siècle à Buenos Aires rassemble un ensemble d'individus ayant très certainement des parcours, des trajectoires résidentielles et des modes d'insertion socio-spatiale dans l'espace urbain différents des uns des autres. Toutefois certaines caractéristiques sociodémographiques et économiques peuvent être dégagées grâce aux données émanant du recensement national de population de 2001, et à celles issues de l'enquête ECMI de 2003. S'ajoutent à ces données quantitatives, d'autres informations issues des études précédemment citées menées en particulier en Argentine. Si 119 114 migrants boliviens résident dans le *Gran Buenos Aires* en 2001 (ce qui représente 24 % de la population née dans les pays limitrophes de l'Argentine), 234 800 individus vivent quotidiennement dans l'un des 54 679 ménages comportant au moins un membre né en Bolivie<sup>6</sup>. Parmi ces 234 800 individus (50% sont des femmes), 50% sont nés en Bolivie, 48 % en Argentine et le reste dans d'autres pays (INDEC, CNPV, 2001). Alors que les migrantes boliviennes (nées en Bolivie) sont légèrement minoritaires (48%) dans les *partidos* du Gran Buenos Aires, elles sont majoritaires (53%) dans la ville de Buenos Aires. La moitié des migrants boliviens résidant dans le Gran Buenos Aires sont âgés de moins de 18 ans.

Contrairement à l'idée largement diffusée par les médias argentins, qui consiste à dire que les migrants boliviens (âgés de 14 ans et plus) travaillent majoritairement dans le secteur de la construction et que les migrantes travaillent comme employées dans le secteur des services

---

<sup>6</sup> Les 54 679 ménages comportant au moins un membre né en Bolivie représente 18% des ménages comportant au moins un membre né dans l'un des cinq pays limitrophes de l'Argentine. 49% de ces ménages comporte au moins un membre natif du Paraguay.

GAUVIN Audrey (2009) Quand les Boliviens migrent à Ushuaïa. Parcours des migrants internationaux originaires de Cochabamba (Bolivie) et géographies mouvantes de leurs familles In le site web *Regard d'une géographe sur les migrations internationales boliviennes* [En ligne] <http://www.audreygauvingeographe.fr>

domestiques, les données statistiques émanant de l'enquête ECMI illustrent une autre réalité. En effet, en 2003, dans le Gran Buenos Aires, 46 % des migrants boliviens travaillent dans le secteur tertiaire, 23% dans le secteur secondaire (industrie manufacturière), 18% dans la construction et 12 % dans les services domestiques. Selon l'année d'arrivée des migrants en Argentine, la répartition des migrants boliviens à travers les différents secteurs d'activité diffère. Les migrants boliviens arrivés en Argentine à partir des années 90' se différencient des autres, en travaillant davantage dans le secteur secondaire et les services domestiques que les migrants boliviens arrivés précédemment, qui eux travaillent davantage dans le secteur de la construction. En ce qui concerne le statut des migrants boliviens étant en activité au moment de l'enquête ECMI, 65% des migrants occupés (41 394 individus) résidant dans le Gran Buenos Aires sont ouvriers ou employés, 30% (19 314) travaillent à leur compte, 2% (1081) sont patrons et 1% travaillent au sein de leur famille<sup>7</sup>. En 2003 et selon l'enquête ECMI, 82,5 % des migrants boliviens résidant dans la ville de Buenos Aires et 83,8 % des migrants boliviens résidant dans le Gran Buenos Aires n'ont pas de couverture sociale (ni de plan de santé ou encore de mutuelle). Ces pourcentages sont relativement élevés en comparaison avec les autres populations originaires des autres pays limitrophes de l'Argentine (le Chili, le Paraguay, l'Uruguay et le Brésil) résidant dans la capitale fédérale et dans le Gran Buenos Aires<sup>8</sup>.

Pour évaluer la pauvreté des ménages dans lesquels vivent les migrants originaires des pays limitrophes de l'Argentine nous avons pris en considération les *Necesidades Basicas Insatisfechas*, (NBI) calculé par l'INDEC<sup>9</sup>. Les ménages ayant des NBI sont les ménages rentrant dans au moins une catégorie suivante:

- les ménages logeant plus de trois personnes par chambre,
- les ménages ayant un logement de type "inconvenant" (pièce, logement précaire excluant maison, appartement ou *rancho*),
- les ménages n'ayant aucun type de toilette,
- les ménages ayant des enfants âgés de 6 à 12 ans n'allant pas à l'école,
- les ménages ayant quatre de personnes ou plus par membre occupé et dont le chef du ménage n'a pas atteint le troisième grade du niveau primaire.

A l'échelle de la capitale fédérale, un quart des ménages, comprenant au moins un membre né en Bolivie, à Buenos Aires sont considérés comme des ménages au sein desquels les nécessités de bases ne sont pas satisfaites. A l'échelle du *Gran Buenos Aires*, le pourcentage des ménages, comprenant au moins un membre né en Bolivie, au sein desquels les nécessités de bases ne sont pas satisfaites, s'élève à 14,6%. Ce pourcentage est donc bien moins élevé qu'à l'échelle de la capitale fédérale et ceci à la différence des résultats trouvés pour les autres populations originaires des pays limitrophes de l'Argentine. Par exemple, à l'échelle du *Gran Buenos Aires*, le pourcentage des ménages, comprenant au moins un membre né en Chili, au sein desquels les nécessités de bases ne sont pas satisfaites, est de 14,7%, alors qu'à l'échelle de la capitale fédérale il est de 8,58%. Face à l'important pourcentage des "ménages boliviens" au sein desquels les nécessités de bases ne sont pas satisfaites à l'intérieur de la capitale fédérale, en comparaison avec ceux du *Gran Buenos Aires* mais aussi aux autres ménages dans lesquels résident des migrants originaires des pays limitrophes résidant l'intérieur de la capitale fédérale, on peut supposer que la concentration des "ménages boliviens" dans les quartiers les plus

<sup>7</sup> Le statut de l'activité du reste des Boliviens (âgés de 14 ans et plus) enquêtés s'élevant à 2% est inconnu.

<sup>8</sup> 32,2% des Chiliens, 52,9% des Paraguayens, 31,3% des Uruguayens et 34,2% des Brésiliens résidant dans la capitale fédérale n'ont pas de couverture sociale lors de l'enquête ECMI.

<sup>9</sup> Cf "La pobreza en la Argentina" (Serie Estudios INDEC, N°1, Buenos Aires, 1984)

GAUVIN Audrey (2009) Quand les Boliviens migrent à Ushuaïa. Parcours des migrants internationaux originaires de Cochabamba (Bolivie) et géographies mouvantes de leurs familles In le site web *Regard d'une géographe sur les migrations internationales boliviennes* [En ligne] <http://www.audreygauvingeographe.fr>

pauvres de la capitale, notamment dans les *villas miserias* (Bajo Flores, Villa Lugano, Villa Soldati, Retiro, etc...) soit bien réelle.

### 3.2. Vivre à Buenos Aires, se déplacer à Buenos Aires...

Parmi les sept migrants pilotes ayant résidé dans la région métropolitaine de Buenos Aires au cours de leurs vies mais aussi avant leur migration à Ushuaïa, deux d'entre eux provenaient d'une autre province argentine. Julio provenait de Santa Fé où il a résidé pendant un an, Ricardo avait résidé à Puerto Madryn (province de Chubut) pendant six mois puis à Ushuaïa pendant sept ans, avant de résider dans la région métropolitaine de Buenos Aires. Les autres migrants pilotes provenaient directement de Bolivie. Ce qui veut dire que pour cinq migrants pilotes sur onze, la région métropolitaine de Buenos Aires était leur premier espace urbain de résidence en Argentine. Parmi les migrants pilotes, certains ont résidé seulement dans la capitale fédérale, dans le quartier Florencio Varela (Julio), ou encore dans la Villa 31 (Maria-josé)<sup>10</sup>. Deux migrants pilotes ont résidé successivement dans la capitale fédérale puis dans les *partidos* du Gran Buenos Aires: de la Plaza Miserere à la Villa Madero (Ricardo), de la Villa Devoto à Lomas de Zamora (Pedro), de la Villa 31 à Berazategui (Diego)<sup>11</sup>. Le choix des mobilités résidentielles intra urbaines de ces migrants ont été induits par la situation de précarité des migrants (recherche d'un logement au loyer moins onéreux), débrouillardise (logement de fortune). Selon les discours des migrants enquêtés, ce sont la précarité et la violence, qui les poussèrent à quitter Buenos Aires. Pour deux d'entre eux, Juan Francisca et Wilder, la politique d'éradication des *villas miserias* et en particulier de la *villa 31* les obligea comme tous les autres habitants du quartier à se déplacer. C'est ainsi que, suite à leur expulsion brutale de la *villa 31* (aujourd'hui *Retiro*), certains migrants boliviens informés par d'autres migrants des opportunités de travail existantes en Terre de Feu, décidèrent de partir à Ushuaïa. [\[Carte IV.10\]](#).

Les résultats de l'enquête ECMI donnent une idée sur le nombre de localités de résidence (investies durant au moins un an) des migrants boliviens (âgés au moins de 18 ans au moment de l'enquête) depuis leur arrivée en Argentine.

Pour ceux résidant au moment de l'enquête ECMI (2003) dans la capitale fédérale:

- 2%<sup>12</sup> ont résidé dans au moins quatre localités différentes depuis leur arrivée en Argentine,
- 8,5% ont résidé dans trois localités,
- 14,5% ont résidé dans deux localités,
- 75% ont résidé dans une seule localité.

Pour ceux résidant au moment de l'enquête ECMI (2003) dans les *partidos* du *Gran Buenos Aires*:

- 9,2% ont résidé dans au moins quatre localités différentes depuis leur arrivée en Argentine,
- 15,5% ont résidé dans trois localités,
- 40% ont résidé dans deux localités,
- 34,5% ont résidé dans une seule localité.

Ces données à montrent que les migrants boliviens résidant dans les *partidos* du Gran Buenos Aires ont résidé dans beaucoup plus de localités que ceux résidant dans la capitale fédérale dont les trois quarts ont eu comme premier et unique lieu de résidence en Argentine, la capitale fédérale du pays.

---

<sup>10</sup> Parmi eux les migrants non-pilotes enquêtés en 2002, deux ont résidé seulement dans le Gran Buenos Aires à Quilmes (Benancia) , à Espelata (Buendia).

<sup>11</sup> Parmi les migrants non pilotes enquêtés à Ushuaïa en 2002, Wilder a résidé dans la villa 31 puis à Quilmes, *partido* du Gran Buenos Aires.

<sup>12</sup> Toutes ces données ont un coefficient de variation de plus de 25%.

GAUVIN Audrey (2009) Quand les Boliviens migrent à Ushuaïa. Parcours des migrants internationaux originaires de Cochabamba (Bolivie) et géographies mouvantes de leurs familles In le site web *Regard d'une géographe sur les migrations internationales boliviennes* [En ligne] <http://www.audreygauvingeographe.fr>

Si on compare la localisation résidentielle des sept migrants pilotes ayant résidé dans la capitale fédérale de Buenos Aires avec les cartes S. Sasonne portant sur: les organisations ethniques boliviennes dans l'aire métropolitaine de Buenos Aires, les espaces de vie des (migrants) Boliviens dans le sud de la capitale fédérale ainsi que celle portant sur les commerces et services boliviens dans, on remarque que les sept migrants pilotes ont pour la plupart, résidé dans des zones de forte concentration résidentielle bolivienne: Villa 31, Floresta, Plaza Miserere (proche de la gare routière Once (cette place est entourée d'une grande quantité de boutiques de vêtements tenues en grande majorité par des migrants boliviens, auxquelles s'ajoutent sur les trottoirs bondés de nombreux vendeurs ambulants de casquettes et d'objets divers à des prix défiant toute concurrence).

La dictature des généraux (1976-82) a déplacé et dispersé 60% de la population originaire de Bolivie qui vivait dans les bidonvilles de la capitale, dans divers endroits de l'aire métropolitaine de Buenos Aires, dont 36% à la Matanza. Au sud de Buenos Aires, la zone la plus pauvre de la capitale fédérale, les migrants boliviens sont assez nombreux, vivant dans des quartiers ou dans des *villas miserias* dont certains connaissent des processus de consolidation comme c'est le cas de Charrúa (Sasonne, 2002). [cf. [Carte IV.11](#), [Carte IV.12](#), [Carte IV.13](#)].

### 3.3. Charrúa ou l'instrumentalisation politique de la bolivianité

Le quartier Général San Martin, appelé Charrúa se trouve dans la partie sud-ouest de la capitale fédérale. Avec près de 2 000 habitants en 1999 sur 1600m<sup>2</sup>, il jouxte plusieurs bidonvilles. La population de Charrúa a un statut socio-économique supérieur à celui des migrants boliviens dans les villas voisines (cela est visible à travers les logements, le degré d'équipement des ménages, etc.)<sup>13</sup>.

Selon plusieurs scientifiques, Charrúa fut le premier quartier à avoir été identifié comme "quartier ethnique bolivien" par la population métropolitaine (Cortes, 2001; Sasonne, 2002; Grimson, 1999), la presse bolivienne en Argentine<sup>14</sup>, le site Web de la *Communauté Bolivienne en Argentine*<sup>15</sup>. Cette dénomination pose cependant question dans le contexte latino-américain. D'origine nord-américaine, l'*ethnicity* est un concept qui demande une certaine connaissance des travaux nord-américains sur le sujet (*ethnic studies*). Les études canadiennes sur l'ethnicité (Juteau, 1999) en particulier sur les quartiers ethniques de Montréal (Germain & Blanc, 1998) tendent à montrer que les quartiers dits "ethniques" ne sont pas systématiquement ni entièrement occupés par des individus ayant une même et unique origine ethnoculturelle et encore moins nationale. Ce qui sous-entend une plus ou moins grande hétérogénéité de la population de ces quartiers "ethniques", on pourra ainsi différencier les quartiers mono ethniques des quartiers multiethniques (Gauvin, 2000). Ceci étant, tous les écrits relatifs à Charrúa, conduisent à penser qu'il est le quartier de référence de la communauté bolivienne de Buenos Aires. Postulant donc, que Charrúa est un quartier ethnique bolivien, il est fort possible que le marquage ethnique soit visible dans le paysage du quartier et que l'organisation socio-spatiale

<sup>13</sup> Au cours de mon séjour à Buenos Aires j'ai pu participer à la préparation et à la distribution de repas dans un *comedor* (cantine pour les populations les plus pauvres) du quartier *Caballito* dans lequel j'ai pu échanger avec avec de nombreux boliviens vivant dans les *villas miserias*. J'ai pu avec certains d'entre eux tisser des relations de confiance ce qui m'a permis d'entrer dans la *villa 31* et au *Bajo Flores*, lieux qui sont très difficiles d'accès lorsqu'on ne connaît pas bien au moins l'un des habitants.

<sup>14</sup> *Revista Charrúa 2000* Revista oficial del comite de organizacion de la AVFGSM. *Asociacion Vecinal Fomento Gral San Martin*. *Revista Charrúa* (2001) Festividad declarada de interes para la ciudad por el Gran Buenos Aires. *Revista Renacer de la comunidad Boliviana de Argentina* (2002).

<sup>15</sup> Le site de la *Comunidad Boliviana* : <http://www.comunidadboliviana.com>

GAUVIN Audrey (2009) Quand les Boliviens migrent à Ushuaïa. Parcours des migrants internationaux originaires de Cochabamba (Bolivie) et géographies mouvantes de leurs familles In le site web *Regard d'une géographe sur les migrations internationales boliviennes* [En ligne] <http://www.audreygauvingeographe.fr>

interne du quartier soit bien spécifique au point que Charrúa ressemble à une enclave ethnique. Cependant face à l'engouement des leaders du quartier à mettre en avant le fait que Charrúa soit le premier quartier bolivien de la métropole alors que ce n'est pas exact, suscite plusieurs questions. Quels rôles jouent les leaders boliviens du quartier dans la construction de l'image de Charrúa en tant que "quartier bolivien" ? En quoi les pratiques urbaines et les opinions des résidents de Charrúa (et des personnes y travaillant quotidiennement) y contribuent-elles ? Ou à l'inverse s'y opposent-elles ? Que peut-on en déduire ?

Pour mener à bien cette recherche, nous avons croisé plusieurs méthodes d'investigation : une analyse des représentations de Charrúa, à travers les discours des leaders et des habitants, une analyse paysagère, une analyse des pratiques urbaines et des opinions sur " la vie du quartier ". Des entretiens semi directifs ont été menés, en collaboration avec Célia Daguette (professeur de géographie à Buenos Aires) auprès d'un échantillon de résidents/non-résidents de Charrúa.

#### *De la villa miseria au barrio : place et fonctions du référent ethnoculturel dans la vie de quartier*

Tout d'abord, Charrúa n'est pas historiquement le premier quartier bolivien c'est à dire le premier endroit où les migrants boliviens se sont installés et regroupés, la villa 31 aujourd'hui Retiro, situé en plein centre ville derrière la gare éponyme et qui a résisté à toutes les éradications, est historiquement le premier lieu d'implantations massives des migrants boliviens. Tout à l'origine, Charrúa était une *villa miseria*, la villa Pioline. En 1992, après avoir survécu aux éliminations des *villas miserables* durant la dictature, il a été officiellement légalisé, devenant un quartier (*barrio*). Cela a permis à de nombreux habitants de devenir propriétaires de leurs habitations. Ce changement a généré un nouveau partage de l'espace et une diversité des statuts d'occupation du logement. A la suite des entretiens il ressort que les itinéraires résidentiels des enquêtés diffèrent peu, les habitants résident à Charrúa depuis leurs naissances et/ou depuis longtemps (certains enquêtés y vivent depuis cinquante ans). La plupart vivaient à Charrúa du temps de la *villa Pioline*. A l'heure actuelle les propriétaires résident généralement au rez de chaussée alors que les locataires occupent les étages. Cette organisation spatiale ne crée pas, à priori, de clivages à l'intérieur de l'ensemble résidentiel de Charrúa. Les motivations d'installation des habitants dans ce quartier peuvent se résumer par la recherche de proximité par rapport à la famille et/ou par rapport au lieu de travail, à celles-ci il faut ajouter que pour certains habitants Boliviens la décision de vouloir vivre à Charrúa provient d'un événement bien précis. Certains enquêtés disent s'être installés à Charrúa à la suite des grandes fêtes boliviennes se déroulant dans le quartier. Le pouvoir attractif de Charrúa existe donc. Si globalement il n'existe pas concrètement de clivages flagrants entre les habitants, quelles sont, selon les habitants, les sources de conflits internes au quartier ? Selon les enquêtés les sources de conflits entre les habitants proviennent de la forte proximité des individus entre eux. Cette forte proximité a pour causes les formes urbaines et la densification du quartier. A l'échelle familiale nous constatons que les membres de la famille vivent dans des logements exigus, il est fréquent que huit personnes vivent dans trois pièces. Ceci dit les problèmes entre voisins sont plus largement évoqués : le bruit, la prise en charge des travaux des murs communs sont les principaux sujets de polémiques entre voisins. Ces conflits de voisinage nous conduisent à aborder les dynamiques actuelles du parc de logement de l'espace résidentiel de Charrúa. A l'échelle du quartier les dynamiques actuelles du parc du logement se traduisent en partie par les différents chantiers en cours. Généralement installés depuis longtemps à Charrúa les propriétaires entreprennent périodiquement des travaux. Parmi les chantiers actuels à Charrúa, nous avons pu identifier quatre types de travaux :

GAUVIN Audrey (2009) Quand les Boliviens migrent à Ushuaïa. Parcours des migrants internationaux originaires de Cochabamba (Bolivie) et géographies mouvantes de leurs familles In le site web *Regard d'une géographe sur les migrations internationales boliviennes* [En ligne] <http://www.audreygauvingeographe.fr>

- la construction d'étages supplémentaires. La cause première de cette croissance verticale du parc de logement n'est pas tellement due à la mobilité résidentielle des individus (sous entendue l'arrivée de nouveaux habitants extérieurs) mais plutôt à l'accroissement des familles résidant déjà à Charrúa.
- les rénovations des façades.
- les trouées dans les façades (du rez de chaussée) donnant sur la rue ou sur un passage (*pasillo*). Ces ouvertures donneront la possibilité aux propriétaires d'avoir un accès sur la rue et donc de pouvoir attirer les passants, ce qui leurs permettront de vendre des produits : légumes, confiseries, journaux...
- les travaux ayant pour but de rendre plus lumineux les logements. En effet les formes urbaines, le système des *passages*, la proximité des bâtiments ne permettent pas de faire rentrer la lumière du jour dans les logements. Pour remédier au manque de lumière certains propriétaires ont créé des fenêtres rondes au niveau des pas de portes tandis que d'autres ont installé des baies vitrées. Mais qui dit plus de lumière dite aussi plus de vis à vis par rapport aux voisins, d'où l'émergence de nouveaux conflits de voisinage.

Afin de déceler le ou les schémas relatifs aux mobilités urbaines des habitants de Charrúa, une série de questions portées sur les pratiques urbaines de ces derniers. Quels sont les principaux lieux fréquentés par les résidents (écoles, lieux de culte, commerces...)? Quelles sont les pratiques de loisir, d'approvisionnement ? Quelles sont leurs fréquences ? Comme nous l'avons évoqué précédemment des petits commerces, des kiosques jalonnent les rues et les passages mais ces commerces ne suffisent pourtant pas répondre à la demande de biens des habitants de Charrúa. Les habitants ont l'habitude de faire leurs commissions à l'extérieur du quartier, ils fréquentent les supermarchés (Coto, Carrefour) se trouvant dans les alentours à Nueva Pompeya et à Soldati et les commerces se trouvant au centre (*microcentro*) (une ou plusieurs fois par semaine selon les besoins des familles). Le choix de l'école est logique : les enfants du quartier fréquentent d'abord l'école du quartier, se trouvant au cœur de quartier, puis poursuivent leurs études à l'école voisine, de l'autre côté de la voie ferrée dans le quartier de Nueva Pompeya. Le choix du lieu de culte dépend du lieu où se déroulent les cérémonies, c'est ainsi que les habitants fréquentent la chapelle de Charrúa et l'église de Nueva Pompeya, se trouvant de l'autre côté de la voie ferrée. Les pratiques urbaines reposent donc à la fois sur le " bon sens " des individus et sur les effets de proximité spatiale, leurs mobilités ne se réduisent absolument pas aux trajets pédestres à l'intérieur du quartier. Ceci est d'autant plus vrai que lorsqu'on s'intéresse aux formes des sociabilités familiales, amicales, associatives (activités sportives...) des habitants, il est apparaît clairement qu'ils fréquentent de nombreux espaces à l'intérieur comme à l'extérieur de la capitale fédérale de Buenos Aires surtout lorsqu'ils possèdent un véhicule. En somme les habitants de Charrúa sont mobiles et socialement ouverts, ils ont des relations inter ethnoculturelles et trans-ethnoculturelles et ne vivent pas en vase clos. Nous avons donc remarqué rapidement au cours des entretiens que les pratiques urbaines et ainsi que les mobilités des habitants ne pouvaient pas révéler les dynamiques socio-spatiales d'une véritable enclave ethnique " fermée " et ce d'autant plus que les fêtes, les rites festifs, la *feria* du samedi, qui ont lieu à Charrúa attirent des populations vivant à l'extérieur de Charrúa. Les échanges entre populations se font donc dans les deux sens, de l'intérieur vers l'extérieur et inversement. Alors on peut se demander quelles dynamiques socio-spatiales contribuent à lier, souder les habitants de Charrúa. Quelles sont les dynamiques socio-spatiales quotidiennes influençant l'organisation de la vie des habitants ? Dans l'organisation de la vie du quartier, le système des passages mérite que l'on s'y attarde. En effet le rôle du *délégué* (responsable de *passage*) ne se réduit pas " surveiller " les allées et venues des individus dans le *passage*. Le rôle du délégué a une dimension sociale particulière, son rôle s'élargit à celui de médiateur entre les résidents empruntant régulièrement le *passage* et les autres habitants. Régulièrement s'organisent des réunions

GAUVIN Audrey (2009) Quand les Boliviens migrent à Ushuaïa. Parcours des migrants internationaux originaires de Cochabamba (Bolivie) et géographies mouvantes de leurs familles In le site web *Regard d'une géographe sur les migrations internationales boliviennes* [En ligne] <http://www.audreygauvingeographe.fr>

entre les délégués pour évoquer des questions relatives à la vie du quartier. Le délégué joue donc le rôle de porte-parole dans les deux sens. Au moment de l'enquête, une des questions débattue lors de la réunion des délégués portée sur la distribution gratuite de nourriture et sur ses modalités de répartition entre les habitants.

*Limites, marquage ethnique subtil, accessibilité: quels dispositifs de contrôle territorial ?*

Concernant la composition démographique de Charrúa, nous ne disposons pas de données précises récentes, en 2002 un des leaders du quartier évalue la population née en Bolivie Charrúa à 60%. Au recensement d'octobre 1999, 419 ménages ont été recensés à Charrúa. Plus exactement 2063 habitants se répartissent dans 295 logements. Charrúa est un quartier consolidé, ancien, relativement central et plutôt accessible, puisque circulent de nombreux taxis et bus sur l'avenue Fernandez de la Cruz. Charrúa se situe à l'intersection de plusieurs *villas miserables* : villa Lugano, Soldati, le Bajo Flores). Sans doute la situation du quartier est elle-même déterminante des stratégies menées par les leaders du quartier. A première vue il n'y a pas un fort marquage ethnique bolivien (sous-entendu il n'y a pas de drapeaux boliviens visibles sauf à l'entrée de l'association du quartier, il n'y a aucune signalétique spécifique aux limites du quartier ...). Charrúa semble se fondre dans le paysage urbain. Il est évident que ce quartier ethnique bolivien n'est pas comparable au quartier asiatique de Buenos Aires où le marquage est très important. A Charrúa quelques petits commerces, se situant en grande majorité à l'intérieur des passages, proposent des produits typiquement boliviens par contre il existe dans la capitale fédérale autonome de Buenos Aires, un regroupement de commerces typiquement boliviens, il s'agit de Liniers. A la limite de la capitale fédérale, dans le quartier Liniers se trouvent toutes sortes de commerces typiquement boliviens : Commerces de tissus, de décoration, d'instruments de musiques mais aussi des restaurants, des discothèques et épiceries boliviennes. Contrairement à Charrúa, Liniers offre un paysage urbain ethnique bolivien évidemment. Liniers est un quartier très fréquenté par les habitants de Charrúa. Ils y viennent par exemple pour s'approvisionner en divers objets en vue prochaines fêtes boliviennes qui se dérouleront à Charrúa. S'il n'y a pas de fort marquage ethnique à Charrúa, il est cependant subtil. On peut relever deux sortes de marqueurs territoriaux Boliviens. Le premier est relatif à la physionomie même du quartier. Le système des passages et l'architecture des maisons qu'ont construites les Boliviens reposent sur le modèle Bolivien (au rez de chaussé résident les propriétaires, à l'étage les locataires). Au fil du temps le quartier ne s'est pas étendu spatialement. Pour répondre à la demande de logements des étages plus ou moins "bricolés" ont été ajoutés. L'autre marqueur territorial serait plutôt un signe ethnique il s'agit des fours à pains construits souvent sur les balcons ou sur les toits. Si à Charrúa le marquage ethnique est subtil, l'ensemble résidentiel est il pour autant "ouvert" ? Les limites du quartier Charrúa sont les rues Bonorino, avenue Gral Francisco Fernandez de la Cruz, Matanza et la voie ferrée Matorras de San Martin (ex-Belgrano) Pour un étranger les limites de Charrúa ne sont pas matériellement et visuellement marquées sur l'ensemble du contour du quartier, cela dit les limites de quartier, qui sont identifiées comme les limites du quartier Général San Martin dans le cadastre municipal, sont très justement connues et revendiquées par les habitants et les personnes travaillant à Charrúa. Il est intéressant de noter que plusieurs adolescents du quartier (enquêtés au cours de l'étude) emploient le nom du quartier General San Martin et non celui du quartier Charrúa. L'intérêt d'analyser les limites de Charrúa réside dans le fait que ces limites agissent fortement sur les représentations : "Être ou ne pas être de Charrúa" a toute son importance. Par exemple certains enquêtés résidant dans une rue voisine de Charrúa, sur la frontière du quartier disent clairement ne pas habiter à Charrúa. Découlant de ces remarques sur les limites du quartier la question de l'accessibilité à Charrúa se pose : comment accède-t-on à ce quartier ? Existe-t-il des

GAUVIN Audrey (2009) Quand les Boliviens migrent à Ushuaïa. Parcours des migrants internationaux originaires de Cochabamba (Bolivie) et géographies mouvantes de leurs familles In le site web *Regard d'une géographe sur les migrations internationales boliviennes* [En ligne] <http://www.audreygauvingeographe.fr>

procédures d'autocontrôle du quartier ? Si l'accès et l'entrée à Charrúa pour un "étranger" (personne ne fréquentant pas habituellement le quartier) n'est pas a priori difficile en voiture, en bus, l'étranger est inévitablement et rapidement repéré par les habitués, résidents et non-résidents, du quartier. Cet état de fait nous renvoie de fait aux des réalités socio-spatiale locales : celle de la petite taille du quartier (quatre rues se croisent), celle de l'interconnaissance des habitués et celle de l'existence de normes sociales internes au quartier. Normes sociales qui sont plus ou moins liées à la recherche du sentiment de sécurité des habitants à l'intérieur de leur quartier. A travers les entretiens il est apparu que l'élaboration de normes sociales (internes à Charrúa) liées à la recherche du sentiment de sécurité des habitants de Charrúa tendait à s'affirmer depuis décembre 2002. La question était donc de savoir si le sentiment d'insécurité était prégnant dans le discours des résidents. Comment les habitants expriment et expliquent cet éventuel sentiment d'insécurité ? Au cours des entretiens les individus étaient interrogés sur les lieux qui leurs paraissaient dangereux [cf. [Photo IV.1](#), [Photo IV.2](#)].

La quête de la sécurité de la part des résidents est clairement exprimée par la majorité des enquêtés. Si on ne peut pas parler de véritable "production de la sécurité", il est apparu clairement que les résidents de ce quartier s'organisent entre eux pour "surveiller" les allers et venues des individus dans les rues. A ce premier contrôle du territoire Charrúa, s'ajoute le contrôle des passages, certains passages possèdent même des grilles à leurs entrées. Chaque passage est géré par un délégué qui est un des habitants dont l'accès à son habitation n'est possible que par ce passage. Le délégué de chaque passage est élu par les habitants empruntant le passage en question pour accéder à leurs propres habitations. Cherchant à approfondir la question du sentiment d'insécurité des habitants de Charrúa, nous avons cherché à savoir si les choix des parcours et des lieux fréquentés des habitants de Charrúa traduisaient la dangerosité de certains espaces "proches" de Charrúa. Il ressort des entretiens que certaines zones proches de Charrúa (extérieures aux limites de Charrúa) comme les villas miserias voisines le Bajo Flores sont en grande majorité perçues par les enquêtés comme des lieux dangereux . Ceci dit les quelques Boliviens de Charrúa fréquentant les villas miserias Lugano, Soldati et le Bajo Flores, dans le but de visiter des amis boliviens, ne perçoivent pas ces lieux comme vraiment dangereux (du moins dans la journée car la nuit les risques d'agression, selon eux deviennent les mêmes pour tous). Là encore nous pouvons remarquer que l'interconnaissance joue un rôle capital dans les processus de territorialisation et les mobilités intra urbaines des habitants. Il est fort probable que plus qu'ailleurs, l'inter connaissance influence les mobilités intra urbaines, les pratiques urbaines et les représentations des lieux de ces métropolitains.

### *Du quartier vécu à une folklorisation ethnique territorialisée*

Toutes les personnes enquêtées ne considèrent pas que Charrúa soit un "quartier de Boliviens", ils évoquent la forte présence des Argentins, des Brésiliens et des Péruviens dans une moindre mesure. Cela dit tous reconnaissent que la majorité de la population est d'origine bolivienne (qu'ils soient natifs ou fils de migrants). Même s'ils revendiquent l'hétérogénéité ethnoculturelle de la population locale tous évoquent l'importance des nombreuses fêtes boliviennes se déroulant tout au long de l'année dans le quartier, ils semblent être fiers de ces événements festifs

Malgré que la population de Charrúa soit hétérogène, du point de vue des origines des habitants, l'identité du quartier, telle qu'elle est construite par les leaders, constitue une ressource pour les revendications politiques des migrants boliviens (droits de propriété, droits de vote, reconnaissance de leurs droits, lutte contre la discrimination, etc.) et un moyen de visibilité. Au fil du temps les leaders du quartier se sont approprié l'histoire des migrations boliviennes au point d'afficher comme le

GAUVIN Audrey (2009) Quand les Boliviens migrent à Ushuaïa. Parcours des migrants internationaux originaires de Cochabamba (Bolivie) et géographies mouvantes de leurs familles In le site web *Regard d'une géographe sur les migrations internationales boliviennes* [En ligne] <http://www.audreygauvingeographe.fr>

plus ancien quartier bolivien de Buenos Aires, ce qui n'est historiquement pas exact, comme nous l'avons évoqué auparavant [[cf. Photo IV.3](#)].

Les fêtes typiquement boliviennes, qui constituent des moments de célébration pour les habitants, sont aussi, pour les leaders, des supports de la mise en scène de l'identité bolivienne, une sorte de "*folklorisation territorialisée*" en direction de l'intérieur certes mais beaucoup plus en direction de l'extérieur c'est-à-dire des populations argentines de Buenos Aires n'ayant pas d'origine bolivienne et plus largement du reste de la communauté bolivienne (Gauvin, 2006:pp234). Les journaux des argentins diffusent largement le publicités concernant les fêtes de Charrúa. On peut y voir un processus de re-stigmatisation ethnoculturelle volontaire de la part des leaders qui fait de Charrúa une sorte de lieu mythique de l'identification bolivienne. Pendant les fêtes, Charrúa devient un lieu de rencontre de rassemblement, d'échange entre les métropolitains, et pas seulement ceux ayant des origines boliviennes. Il n'en reste pas moins que la discrimination envers la population est forte, et de d'autant plus que la crise économique de décembre 2001 a réveillé des sentiments xénophobes de la part du reste de la population argentine (Gauvin, 2006, pp233-234). Si pour les métropolitains, Charrúa fait référence à une culture bolivienne reconstruite, représentée, mise en scène en quelque sorte, à une folklorisation territorialisée, les habitants ne vivent pas ces fêtes comme un folklore forcé, car ces fêtes sont des reproductions quasi-identiques de ce qu'on peut trouver en Bolivie et dans d'autres villes argentines comme à Ushuaïa. A ce titre le rôle des *pasantes* est capital dans l'organisation et le financement des fêtes, rôle qui est étroitement lié à une position sociale dans l'organisation sociale du quartier et dans la hiérarchie de la communauté bolivienne de Buenos Aires.

La volonté réelle des habitants de Charrúa à se mettre en avant même, reste difficile à mesurer car si de nombreuses fêtes boliviennes se déroulent à Charrúa, de plus en plus de quartiers peuplés de migrants boliviens organisent des manifestations festives, à Lugano, à Escobar par exemple.

Reste à savoir si nous nous trouvons dans une situation de publicisation de l'espace Charrúa car si les habitants organisent avant tout les fêtes traditionnelles pour eux, les leaders ont, en plus du respect des traditions, des motivations plus politiques et même économiques. La volonté des leaders de Charrúa de se mettre en visibilité est bien réelle, on peut alors dire que l'on se trouve dans une situation de publicisation volontaire de l'espace Charrúa d'où le terme de "*folklorisation territorialisée*". Cela dit si le quartier Charrúa est un lieu privilégié des grandes fêtes boliviennes organisées à Buenos Aires, il est avant tout connu pour ces manifestations festives et non pour le fait qu'il soit démographiquement peuplé par de nombreux migrants boliviens. Lorsqu'on interroge dans le micro centre des Boliviens et des Argentins d'origine européenne sur les lieux de résidence des migrants boliviens dans la capitale fédérale : le quartier de Nueva Pompeya, de Général San Martin ou de Charrúa ne sont pas ou très rarement cités, ce sont les villas Lugano, Soldati et surtout le Bajo Flores qui sont évoqués. D'ailleurs il est fort probable que la proportion des migrants boliviens soit aussi importante au Bajo Flores qu'à Charrúa. Comme nous pouvons le constater la situation de Charrúa est paradoxale.

Pour finir, le quartier Charrúa n'a pas, à notre avis, les caractéristiques d'une enclave ethnique dès lors qu'on l'on s'en tient à l'analyse des pratiques, des mobilités urbaines, des opinions des habitants enquêtés, de l'organisation interne du quartier et aux solidarités existantes entre les habitants de Charrúa. Rares sont les éléments illustrant un quelconque repli de la population sur elle-même, de plus est, dans le périmètre géographique du quartier.

GAUVIN Audrey (2009) Quand les Boliviens migrent à Ushuaïa. Parcours des migrants internationaux originaires de Cochabamba (Bolivie) et géographies mouvantes de leurs familles In le site web *Regard d'une géographe sur les migrations internationales boliviennes* [En ligne] <http://www.audreygauvingeographe.fr>

Enfin deux questions se posent. Premièrement comment va évoluer la composition de la population de ce quartier ? Au point de vue strictement démographique on ne sait pas comment la composition de la population va évoluer car l'accroissement de la population de Charrúa est dû davantage à un solde naturel positif qu'au solde migratoire de la population. Cela signifie qu'il est fort possible qu'il y est de plus de plus d'Argentins d'origine bolivienne (enfants, petits-enfants et arrière petits enfants des premiers habitants de Charrúa) que de Boliviens nés en Bolivie. Deuxièmement comment évoluera donc le quartier de Charrúa ? La seconde question relative aux intentions et aux projets des leaders du quartier peut se poser ainsi : quelles seront les conséquences du projet des leaders, celui ayant pour but de mettre en évidence le caractère bolivien de Charrúa afin d'attirer les touristes ? Charrúa deviendra-t-il seulement un "quartier-vitrine" de la bolivianité à Buenos Aires ?

### 3.4. Pratiques de circulation à l'échelle de l'Argentine

Diego a circulé entre la Bolivie et l'Argentine, mais plus encore à l'intérieur de l'Argentine. Il a résidé pendant dix ans à Buenos Aires puis à San Luis pendant deux ans, puis à Cochabamba pendant quatre mois et enfin et il est retourné à Buenos Aires pour y résider pendant quatre mois avant de migrer à Ushuaïa. Au 1<sup>er</sup> janvier 2004, Diego a résidé seize ans en Bolivie, trente trois ans en Argentine dont vingt ans à Ushuaïa [[Carte IV.14](#)]. La description de la trajectoire résidentielle de ce migrant met en évidence la complexité de son parcours terrestre. Malgré le fait qu'elle ne soit pas très lisible sur la carte de sa trajectoire résidentielle, la variété des durées de résidence en chaque lieu pose question.

José a changé de localité de résidence sept fois, il a occupé une demi douzaine de localités différentes: deux en Bolivie et quatre en Argentine. Au 1<sup>er</sup> janvier 2004, José a résidé, quinze ans en Bolivie, vingt huit 28 ans en Argentine dont seize à Ushuaïa. Ce migrant a circulé entre la ville de Salta au nord de l'Argentine, et celle de Rio Grande se trouvant en Terre de Feu [[Carte IV.15](#)].

Ricardo a changé de localité de résidence cinq fois et a occupé cinq localités différentes (une en Bolivie, quatre en Argentine et une en Espagne). Au 1<sup>er</sup> janvier 2004, Ricardo a résidé vingt ans en Bolivie, douze ans en Argentine dont trois ans à Ushuaïa et trois ans à Buenos Aires. Il a résidé à Ushuaïa entre 1992 et 1999 puis à Buenos Aires pendant trois ans avant de revenir à Ushuaïa pour y résider pendant trois ans [[Carte IV.15](#)].

La trajectoire résidentielle d'Miguel (enquêté à Buenos Aires en 2002 et en 2004) met en évidence une intense circulation entre Buenos Aires et onze autres localités dispersées sur le territoire argentine [[Carte IV.16](#)]. Ces onze autres localités ont été investies, pour des raisons professionnelles, chacune entre trois et huit mois en forme continue, entre 1976 et 1993. Au total, Miguel a passé cinq ans dans ces localités. Au 1<sup>er</sup> janvier 2005, Miguel a résidé en Bolivie pendant les premières années de sa vie, et environ quarante quatre années environ en Argentine dont trente neuf dans la capitale fédérale dans le quartier Charrua, que nous dont nous avons décrit auparavant.

Les pratiques de circulation à l'intérieur de l'Argentine des deux premiers migrants sont difficilement compréhensibles à première vue sans la prise en compte de leurs parcours humain (biographique) et de la géographique de leur famille. C'est du moins l'hypothèse que nous faisons à ce stade de l'analyse des trajectoires résidentielles des migrants. Avant d'aborder de traiter cette question, un détour par l'analyse des trajectoires professionnelles des migrants est indispensable.

## 4. Des lieux et des emplois. Des champs et des villes et inversement

La variété des provinces et des localités argentines investies par l'ensemble des migrants enquêtés met parfois en évidence le passage des migrants des campagnes à la ville et *vice versa* ainsi que l'alternance des emplois dans différents secteurs d'activités.

Ouvrier dans la construction, maraîcher, employé dans le secteur des services... loin de se confiner systématiquement dans une même activité professionnelle, un même secteur, certains migrants boliviens en changeant de milieu de vie (ville/campagne) de localités de résidence, ou pas d'ailleurs, changent d'activité professionnelle. Volonté de changer de métier ou/et opportunité du moment, les trajectoires professionnelles de certains migrants tendent à montrer qu'au-delà des catégories socio-spatiales traditionnelles qualifiant tel ou tel autre type de migrant, se glissent des individus, qui passent d'une catégorie à une autre, au cours de leurs vies. L'étude des trajectoires résidentielles et professionnelles des migrants boliviens enquêtés à Ushuaïa a permis de mettre en exergue de manière concrète et détaillée les limites de l'usage des catégories socio-spatiales attribuées aux migrants à un moment très précis de leurs vies.

*Culture de la coca, ouvrier dans le bâtiment, apprenti cordonnier ...*

- Julio est né en 1977 dans le village de Chimboata dans le département de Cochabamba. A l'âge de 14 ans (en 1991), il part vivre dans le Chaparé, à Bulo Bulo, chez sa cousine. Pendant trois ans, il travaille dans la culture des feuilles de coca. En 1994, Julio part à Bermejo au sud du département de Tarija, où il travaille dans le secteur du bâtiment. En 1996, Julio migre en Argentine et se rend dans la province de Santa Fé. Il travaille toujours dans le secteur du bâtiment. En 1997, Julio part à Buenos Aires et travaille sur les chantiers de la capitale. En 1999, il retourne en Bolivie. Au bout d'un mois, il retourne à Buenos Aires à la recherche d'un nouvel emploi. En 2000, Julio prend l'avion pour Ushuaïa. A son arrivée il travaille dans la construction. En 2002, Julio décide d'apprendre un nouveau métier, il devient apprenti cordonnier.

*Etre une "petite bonne" depuis l'âge de 11 ans, le poids d'un certain déterminisme*

Le séjour de Lisa à Santa Cruz n'est en rien surprenant. La trajectoire résidentielle et professionnelle de Lisa ressemble sous bien des aspects aux parcours migratoires des petites bonnes *collas* analysés par S. Blanchard dans sa thèse de doctorat (Blanchard, 2005).

- Lisa est née en 1981 à Cliza dans le département de Cochabamba. Sa famille est pauvre, elle doit quitter l'école à 11 ans pour travailler. Sans perspective d'emploi à Cliza, ses parents l'envoient travailler à Santa Cruz pour travailler comme petite bonne dans une famille dans laquelle elle sera hébergée (*cama adentro*). Elle y restera quatre ans. En 1996, elle retourne dans le département de Cochabamba pour se rapprocher de sa famille. Elle trouve un emploi de petite bonne dans une famille résidant dans la ville de Cochabamba. Ne gagnant pas suffisamment d'argent, elle obtient un travail dans une famille aisée résidant dans la ville de Trinidad se trouvant dans le département du Béni. En 1999, Lisa migre en Argentine, à Comodoro Rivadavia dans la

GAUVIN Audrey (2009) Quand les Boliviens migrent à Ushuaïa. Parcours des migrants internationaux originaires de Cochabamba (Bolivie) et géographies mouvantes de leurs familles In le site web *Regard d'une géographe sur les migrations internationales boliviennes* [En ligne] <http://www.audreygauvingeographe.fr>

province argentine de Chubut. Durant l'année 2001, elle migre à Ushuaïa. Au moment de l'enquête (octobre 2003), Lisa garde des enfants à domicile.

## Conclusion

A 5 171 Km de la frontière boliviano argentine (La Quiaca), Ushuaïa a attiré de nombreux migrants boliviens. L'analyse des trajectoires résidentielles des onze migrants pilotes illustrent la variété des parcours géographiques de ces migrants: diversité des villes boliviennes et argentines investies, mais aussi des rythmes de mobilité résidentielle et de séjour à l'échelle des localités ainsi que des résidences occupées. Pour nous, la diversité des trajectoires résidentielles individuelles des migrants enquêtés tend à montrer l'éventail des logiques individuelles de ces derniers. Et ce d'autant plus que, comme nous l'avons vu, l'histoire des grands flux migratoires boliviens vers l'Argentine tout comme les déplacements de population à l'échelle de la Bolivie, n'expliquent pas l'ensemble des mobilités résidentielles des migrants au cours de leurs vies. Tous les migrants résidant à Ushuaïa au moment des enquêtes n'ont pas forcément résidé dans les provinces concentrant une grande partie de la population bolivienne en Argentine. Les flux boliviens vers Ushuaïa (en tant que déplacement de population) tout comme la présence bolivienne à Ushuaïa (en tant que processus d'insertion socio – spatiale) n'ont pas encore fait l'objet d'étude scientifique spécifique jusqu'ici. Ce qui signifie pour nous que la compréhension des dynamiques migratoires boliviennes dépend en grande partie du regard porté, par les scientifiques, sur le migrant en tant que tel. La prise en compte de la trajectoire résidentielle mais aussi professionnelle depuis la naissance du migrant donne une profondeur historique à sa trajectoire résidentielle, à ces déplacements tout comme à ses processus d'insertion socio spatiale dans les localités investies au cours de sa vie. Mais, la recherche de "sens" aux trajectoires résidentielles individuelles des migrants ne se limite pas là. C'est à présent vers la dimension familiale des migrations boliviennes que nous nous dirigeons, vers l'analyse de l'influence familiale sur les trajectoires résidentielles individuelles des migrants enquêtés.